

## « Jeux de patience »

Dennis O'Sullivan

Number 71, 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28885ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

O'Sullivan, D. (1994). Review of [« Jeux de patience »]. *Jeu*, (71), 147–150.

## « Jeux de patience »

Texte d'Abla Farhoud. Mise en scène : Daniel Simard ; scénographie : Marc-Antoine Choquette ; éclairages : Benoît Fauteux. Avec Maude Guérin, Hélène Mercier et Pol Pelletier, (Christiane Proulx remplaça Pol Pelletier dans le rôle de Monique / Kaokab pour les représentations de la deuxième semaine). Production du Théâtre de la Manufacture, présentée au Restaurant-théâtre la Licorne du 1<sup>er</sup> au 12 mars 1994.

### Répétitions publiques

Le Théâtre de la Manufacture reprend une expérience qu'il a tentée dans le passé, la présentation de répétitions publiques d'une nouvelle pièce<sup>1</sup>. Pourquoi des répétitions publiques ? C'est que de l'avis de Daniel Simard, metteur en scène et codirecteur de la Licorne, trop souvent on se précipite dans la création et on fait des mauvais choix parce qu'on n'a pas le temps de laisser mûrir la pièce. Lorsqu'il a entendu *Jeux de patience* d'Abla Farhoud à une lecture du Centre des auteurs dramatiques, il a voulu créer cette pièce, mais il a souhaité la soumettre à un travail préalable : fouiller le texte avec des comédiennes, laisser surgir les réactions spontanées et instinctives aux mots.

Dans ce processus de maturation de l'œuvre, le public a un rôle à jouer. Devant un public, acteurs et actrices se donnent comme jamais ils ne se donnent en répétition. L'énergie qui circule entre acteurs lors d'une représentation n'a rien à voir avec ce qui se passe dans une répétition dont le public est absent. En outre, le public aime se sentir partie prenante, aime croire qu'il est privilégié. L'invitation lan-

cée chaque soir au public de rester et de participer à des discussions formelles ou informelles (il y eut quatre discussions animées par Lise Vaillancourt et Danielle Drolet) avait d'autant plus de valeur que le spectateur pouvait, après l'achat de son premier billet, retourner autant de fois qu'il le voulait (une trentaine de personnes se sont prévaluées de ce privilège).

Abla Farhoud, auteure de *Jeux de patience*, a bien voulu se prêter à cet exercice, mais pour elle son texte, après trois ans d'écriture et six versions, était fini. Elle n'a pas participé comme tel au travail de l'équipe de la Licorne, mais elle a assisté à plus de la moitié des répétitions publiques. Après le premier soir, elle a fait un changement majeur au texte : une longue réplique est passée d'un personnage à un autre. Cette modification demeure la seule qu'elle a faite pendant ces répétitions et elle se retrouvera dans le texte publié.

### Une pièce dense et magnifique

Pour ma part, j'y suis allé trois fois. Disons tout de suite que la pièce était présentée en enchaînements. Ce n'est donc pas à une répétition avec arrêts et interventions du metteur en scène que nous sommes conviés, n'en déplaise aux voyeurs. Une telle façon de faire n'aurait pas permis au public de saisir la pièce dans son ensemble, et le choix de Daniel Simard de présenter des enchaînements m'appert avoir été le meilleur.

Mon premier soir, dans une interprétation sobre, mais toute en tensions, j'ai découvert un magnifique texte. Un texte sur la guerre, sur l'exil, sur la confrontation de valeurs, sur la perte de sa langue, sur la douleur, sur la mort, sur la façon de vivre

1. Il s'agissait, la première fois, de *la Résurrection d'Ursule* de Louise Saint-Pierre.



Avant les répétitions publiques. Sur la photo : Maude Guérin, Hélène Mercier et Pol Pelletier.  
Photo : Stéphane Lemieux.

après la mort et sur la difficulté d'écrire à propos de tout cela.

L'action se passe ici. Deux cousines, Mariam et Monique / Kaokab, se retrouvent dans des circonstances tragiques. Les deux sont d'origine étrangère. Mariam n'est là que depuis soixante-quatre jours, elle a fui son pays en guerre après la mort de Samira, sa fille, tuée dans les bombardements. Sa famille est dispersée, son mari à l'autre bout du monde : « Nous sommes éparpillés. Des feuilles au vent. Des orphelins. Chacun est parti où il pouvait<sup>2</sup>. » (p. 17) Elle ne se console pas de la mort de sa fille, ni de son exil.

Monique / Kaokab est au pays depuis qu'elle est petite fille. Elle est écrivaine et connaît un certain succès. Elle ne peut s'empêcher de relativiser ce succès : « Les droits d'un seul de mes livres feraient vivre au moins trois villages d'Afrique ou d'Asie. » (p. 23) Elle a presque tout perdu de sa

culture d'origine, mais elle en garde des bribes auxquelles elle s'attache féroce­ment : quelques expressions, des chansons, *les Mille et une nuits*. Cette loyauté est motivée par le même souci de conserver ces choses en mémoire qui la pousse à écrire.

Mariam confronte Monique / Kaokab avec son vécu de la guerre et la douleur vive qu'elle en ressent. Elle a été touchée dans sa chair, et elle reproche à Kaokab de revendiquer une douleur qu'elle estime abstraite : « Mensonges ! Tirades d'écrivain ! Quand tu as faim, tu ouvres ton armoire, et tu manges ! Quand tu vois des gens mourir, c'est à la télévision. » (p. 31)

Kaokab réplique en criant sa frustration de ne pouvoir écrire sur ces événements et sur cette douleur : « Tout ce que j'écris est en deçà de cette boule qui me ronge l'estomac, en deçà de cette lave qui gruge le monde. » (p. 41) Sa volonté d'écrire sur ce sujet exprime son attachement à son pays d'origine, mais Mariam nie la légitimité de cet attachement et le ridiculise : « Qu'est-ce qui te reste à part la taboulé ? » (p. 22)

2. Les numéros de page renvoient à la version de la lecture publique d'avril 1992, déposée au Centre des auteurs dramatiques.

Samira, fille de Mariam, morte, observe la rencontre entre sa mère et sa tante. C'est elle qui, comme un ange bienveillant, l'a provoquée, en espérant que chacune des deux femmes en tirera un bénéfice. Elle n'interviendra jamais directement auprès de sa mère ou de sa tante, elle se contentera de commenter leur rencontre, ou de raconter au public sa vie, sa mort. Elle deviendra le personnage par lequel Monique / Kaokab réussira à trouver les mots pour exprimer adéquatement la guerre.

Mariam défie Kaokab de lui parler de Samira : « Vas-y, raconte la vie de Samira. » Kaokab refuse. Mariam accuse : « Tu te défiles... » (p. 39) Elle explique son besoin d'entendre parler de sa fille : « Je veux entendre son nom par d'autres bouches que la mienne. Je ne veux pas être seule à me souvenir... Je ne veux pas que cette mort se perde. » (p. 40-41) Elle prend un texte qui traîne à terre et lit : « J'ai appris la guerre à travers un verre déformant... j'ai appris la guerre à travers chacun des miens qui se dépaysait... J'ai appris la guerre en me bouchant les oreilles... » Ce long texte très beau et très émouvant atteint Mariam et créera l'ouverture qui permettra aux deux femmes de se rejoindre. Même si l'heure n'est pas à l'optimisme, elles pourront continuer à vivre et à essayer de comprendre l'horreur qui les entoure.

Rien n'est pourtant résolu, ni pour Kaokab qui continuera d'écrire pour transmettre la mémoire, ni pour Mariam qui ne cesse de souffrir en patientant, plus du tout sûre que « la patience est la clé de la lumière » (p. 52).

#### **Quatre comédiennes**

Pour ma part, cette première représentation des trois que j'ai vues demeurera la plus marquante. L'interprétation de Pol Pelle-

tier et d'Hélène Mercier, dont les styles sont très différents, était d'une grande intensité. Chez Pelletier, le jeu était toujours sur le point d'éclater. La tension extrême entre l'émotion qui cherchait à jaillir et l'effort nécessaire pour la retenir donnait à son jeu une force inouïe.

L'interprétation d'Hélène Mercier était plus intérieure, plus psychologique. Plutôt que de retenir les émotions, elle les laissait monter. Son jeu, plus mesuré, n'arrivait cependant pas à atteindre le même niveau de tension que celui de Pol Pelletier.

Tout à fait crédible dans son incarnation de la jeune adolescente, belle, pleine de vie, avide d'expériences extraordinaires, Maude Guérin dégageait également beaucoup d'énergie. Malheureusement, son jeu était rempli de ces tics que l'on voit quotidiennement au petit écran. Samira, l'adolescente morte, celle dont le souvenir inspirera Monique / Kaokab, se retrouvait dans la cuisine de Marilyn (il y aurait une étude à faire sur ce style de jeu « téléromanesque » très fréquent chez nos jeunes comédiens et comédiennes). La nature de l'exercice nous invite cependant à l'indulgence ; nous assistions à une répétition, après tout. Il faut néanmoins espérer que cette interprétation sera corrigée.

Pour les deux autres représentations auxquelles j'ai assisté, alors que Christiane Proulx tenait le rôle de Monique / Kaokab, le jeu des trois comédiennes s'est harmonisé. Il faut par ailleurs féliciter pour son travail Christiane Proulx, qui se substitua à Pol Pelletier en catastrophe. Son jeu, plus psychologique, se rapprochait de celui d'Hélène Mercier. Son tempérament explosif assurait une confrontation intéressante entre les deux femmes. Par contre la pièce n'a pas retrouvé l'intensité dont j'ai été témoin le premier soir où j'ai assisté à la

répétition. Cependant, s'il y avait moins d'intensité sur scène, on sentait plus de complicité entre les actrices.

### **Bilan positif**

Pour Daniel Simard, le bilan à tirer de cette expérience est encourageant. Le public a répondu très positivement, se prêtant volontiers au jeu de la participation, et les discussions furent animées et très favorables à la pièce. Pour Abba Farhoud, l'expérience fut valable, ne serait-ce que pour l'unique changement qu'elle a apporté au texte. L'équipe de la Licorne a réussi à éviter le piège de la mise en scène du travail et l'a montré, simplement.

Il est difficile de parler de l'évolution du travail de Pol Pelletier et de Christiane Proulx, puisqu'elles n'ont joué qu'une semaine. Ce changement a sûrement perturbé l'évolution des personnages qu'interprétaient Hélène Mercier et Maude Guérin. Elles ont apporté des nuances intéressantes à un jeu qui, dans son ensemble, me paraissait toutefois trop fixé dans un style déterminé. Je m'attendais à plus d'audace et à plus d'excès ; l'aspect parfois très lyrique du texte le permettait, la dimension presque tragique des personnages l'exigeait, et l'exercice lui-même était une invitation à l'exploration. Le seul excès que j'aie vu était un excès de timidité qui empêchait ces deux comédiennes de donner la pleine mesure de leur talent...

Dans son ensemble, l'expérience fut réussie, et il serait souhaitable de voir ce genre d'exercice plus souvent. Du côté des retombées concrètes, *Jeux de patience* figurera à la programmation de la Licorne au printemps 1995. Heureuse de voir sa pièce créée ici, Abba Farhoud rêve de la voir également jouée dans un pays en guerre.

### **Dennis O'Sullivan**

## « À tout hasard »

Texte de Roger Gaudet. Mise en scène : Claude Poissant ; scénographie : Guillaume Lord ; éclairages : Nicolas Descôteaux ; musique : Jean Derome. Avec Caroline Dardenne (Sophie) et Érik Duhamel (Jeremy). Production du Théâtre Petit à Petit, présentée à la Maison Théâtre du 13 au 23 avril 1994.

### **Ça n'est pas un crime, de ne pas se comprendre**

Choc en plein cœur : il est un jeune théâtre mordant, décapant, énergique qui vous laisse étourdi, comme après le passage d'une tornade, et vous donne un sentiment d'urgence. Celui de forces qui cherchent les voies de leur expression et qui trouvent leur vérité, la proclamant avec véhémence et avec l'entière émotion d'une découverte et d'une initiation. C'est avec un texte étonnant d'un jeune auteur, Roger Gaudet, que le Théâtre Petit à Petit a surpris les adolescents venus en foule assister à ce magnifique spectacle mis en scène par Claude Poissant.

Neuf. C'est l'impression qui a dominé pour moi. Elle touche à l'essentiel de l'identité canadienne, cette double culture des peuples fondateurs qui s'opposent et s'entrecroisent pour se fondre dans d'autres traversées. Ainsi, la difficulté pour ces deux peuples de coexister n'est pas nouvelle ; or, Roger Gaudet, né à Vancouver mais manifestement sous le choc de son contact avec le Québec, nous en a proposé une mise à plat unique, sans concessions ni clichés, comme si les valeurs essentielles étaient soudain investies d'une nouvelle